

Respirer

Les ceintures se libèrent, une à une, dans un soupir mécanique. Une foule, pareille à une marée agitée, s'élance, s'entortille, formant une cohue où nul passage n'est plus possible. Tous se jettent vers leurs bagages, comme des pèlerins affamés par la promesse d'un Graal, comme si une couronne attendait le premier. Mais pour moi, tout cela n'est qu'un tumulte lointain, une chorégraphie chaotique qui glisse sur ma conscience.

Moi, je n'ai qu'une seule pensée, douce et obstinée, qui tournoie dans mon esprit tel un papillon lumineux : respirer la France. Cet air que j'ai rêvé mille fois, si léger et si pur qu'il semble caresser les âmes, est un voile de douceur, plus tendre qu'une brume matinale. Je veux m'imprégner de ses parfums, découvrir ses merveilles, sonder son infinie capacité à me transformer, à m'élever, à me faire devenir tout ce que j'ai espéré. Après tout, n'est-ce pas ce souffle de promesse qui m'a portée jusque-là ?

Mon tour arrive. J'imité tout : la cadence des pas, le balancier des épaules. J'avance au rythme de la foule, comme un écho parmi eux. Mais il y a une chose que je ne peux copier : cette indifférence gratuite, glaciale, offerte sans raison, comme un tribut au froid d'automne.

Ce qui me frappe, c'est la vitesse. Tout semble précipité : les gestes, les pas, les regards fuyants. Le temps lui-même s'efface en courant, et déjà l'hiver s'annonce. L'heure de faire ses preuves a sonné. La dernière heure de cours... Je n'ai qu'une seule idée en tête : me retrouver seule. Seule, loin des reflets cruels qui me rappellent mes limites, ma fragilité, mes failles.

C'est pour cela que je ne redoute plus le sommeil qui m'engloutit. Jours et nuits s'étalent comme une mer avide, prête à dévorer un naufragé. Mais désormais, c'est moi qui l'attends. Je le désire, mon sommeil, comme un allié fidèle, un compagnon unique dans ma solitude. Je ne suis plus seule dans mon esprit, pourtant... quelque chose me murmure que j'ai le mal du pays. Abandonner ? Peut-être. Jamais complètement.

Cela fait des mois que je sombre, mais je ne le sais pas. Je n'arrive plus à relever la tête, à émerger des vagues. Me lever et me coucher se confondent dans l'obscurité, alors que le soleil, exilé lui aussi, semble avoir trouvé refuge en terre étrangère.

Respirer la France. Peut-être est-ce cela.

Pas de répit pour moi. En mon âme, deux maîtres se disputent la couronne : l'un, roi des désirs ; l'autre, gardien des limites. Leur combat ne cesse jamais. Une inertie accablante, et ce paroxysme de désir insatiable, forment un brasier que je ne peux désormais éteindre. Chaque jour, le record de l'immobilité est ma seule victoire. Plus qu'un lac, figé, je suis une statue vivante, qui s'assèche lentement de l'intérieur.

Émotions en sursis, joie en disgrâce. Le rire, éclatant et insouciant, résonne à mes oreilles tel un bombardement. Chaque nouveauté se dresse devant moi comme une barrière infranchissable. Je suis prisonnière de moi-même, une enfant enserrée dans un corps d'adulte, perdue. Je vacille, tel un bâtiment dépourvu de fondation, mais je dois tenir. Personne ne voit cette fragilité, ce poids invisible.

Grinn, grinn !

Oui, papa ?

- Ta mère m'a appelée...

Il tire une bouffée, respire profondément.

-Eh bien, sache que chez nous, il n'y a pas d'ignares. Tu peux, tu devrais, tu étais censée donner des résultats rapidement...

Un cri déchirant se forme dans mon cœur, monte à mes oreilles et les assourdit. Je n'entends plus rien. Ma cervelle brouille. J'aimerais laisser sortir ce flot intérieur, des sons plus lourds que des mots, mais ils semblent trop grands pour ma bouche étroite.

Avant... Je veux dire avant cet hiver infini, avant cet exil intérieur. À l'époque, j'avais une langue : forte, vive, précise. On m'appelait « la Française ». Aujourd'hui, les mots me trahissent. Les phrases m'échappent. Je suis devenue étrangère à ma propre voix, incapable de me défendre face aux regards qui me traversent. Depuis que tu es là, je ne sais plus rien faire. Tout m'abandonne, même ma volonté de vivre. Tu oses. Comment peux-tu feindre l'ignorance, toi qui as laissé vos histoires de draps froissés me glacer l'esprit, comme un ver pris dans la morsure de l'hiver ! J'ai le mal de vivre. Tout est morose. Mais je sais que ma mère, elle, ne serait pas d'accord avec toi. Elle me connaît.

L'air dans la pièce devient de plus en plus lourd, étouffant, comme si les murs eux-mêmes conspiraient contre moi.

- Euh, allô ? Je sais que tu es là.

-Bon, bein...

Il respire un bon coup.

- Un bon entendeur...

Cette fois, je n'ai pu terminer le dicton comme à notre habitude. Je m'attends à ce qu'il discerne mon mal, mais il n'en est rien. C'est déjà la fin. Il quitte le bout du fil, me pensant indifférente à ce qu'il dit, à ce qui m'arrive.

Mon cœur se brise, fragile et craquant, réduit en miettes. Ce qui me ronge, ce n'est pas seulement ce que je n'ai pu lui dire, mais tout ce que je ne sais plus comprendre. Si seulement je pouvais tout changer...

D'une voix douce, elle me parle, cet enfant en moi. Enfin, elle sait au moins parler.

- Tu peux.

Mais par où recommencer ?

Que pourrait-il m'arriver de pire ?

Porter un nouveau nom après dix-sept ans d'existence, comme si ma propre identité m'était arrachée, mue en une vague étrangeté. Une famille enchevêtrée de non-dits et d'histoires emmêlées, où le poids du silence étouffe les élans du cœur. Trois années d'échecs successifs,

tombant comme des flèches invisibles, frappant sans préavis, jusqu'à ce qu'elles coûtent mon droit de séjour dans ce pays que je voulais appeler "chez moi".

Sans logement, sans travail, sans le moindre sou en poche... sans ancre à jeter dans ce tourbillon implacable. Tout s'évanouit, jusqu'aux murs qui m'entouraient naguère, jusqu'au maigre confort que je pouvais nommer mien. Aujourd'hui, il ne reste que moi, cette solitude nue et cinglante, ce corps fatigué, cet esprit en guerre.

Je suis une ombre face à l'infini, sans terre où poser mes pas, sans regard pour me reconnaître. Pourtant, dans ce gouffre d'incertitudes, une chose demeure, fragile mais tenace : moi. Moi seule, face aux vents contraires. Moi seule, tenant à ma propre flamme, vacillante mais vivante.

Elle me répond fermement

-Voilà, affermis tes pas par la patience, don précieux offert à une âme souffrante.

Pas si bête, me dis-je. Un simple murmure, mais assez puissant pour briser la carapace qui m'emprisonnait.

Renaissance ! C'est décidé. Non pas une promesse criée à la face du monde, mais une résolution intime, douce et ferme, qui germe dans le silence de mes pensées. La lumière, enfin, ne semble plus une étrangère. Je la reconnais, timide mais réelle, glissant entre les interstices de mon être. Cette fois, je ne fuirai pas. C'est un appel. Non pas celui de triompher immédiatement, mais de construire, pierre par pierre, un édifice inébranlable. Une aube nouvelle se lève, et avec elle, ma résilience, non plus une bataille, mais une danse avec la vie elle-même.

Saisi par cet élan, je découvre un mot oublié : *recueil*. Dans l'écriture, un baume. Peu à peu, j'apprends à danser. Couché sur une feuille ou porté par une voix, je transforme mes larmes en élixir de vie. Certes, assiégée par un ennemi invisible, solitaire face à l'inconnu. Ignorant son origine, son chemin. Pourtant, je ne cède pas. Je le défie.

1882 mots